

## Les chroniques d'André Léo dans l'*Espérance* de Genève

Vers la fin de l'année 1859, Grégoire Champseix a été pressenti par Armand Lévy<sup>1</sup> et Ladislas Mickiewicz<sup>2</sup>, qui viennent de fonder à Genève en octobre 1859 un journal francophone, l'*Espérance*<sup>3</sup>, dont le propos principal est de soutenir les nationalités opprimées d'Europe, pour venir renforcer l'équipe du journal. Les fondateurs, en effet, ont choisi Genève comme siège de leur publication pour échapper à la censure française. Mais l'un comme l'autre ont à faire ailleurs, Armand Lévy à Paris, Ladislas Mickiewicz dans les instances politiques et militaires de la Pologne en exil. Ils cherchent un résident stable à Genève, et proposent à Grégoire, dont ils connaissent probablement les responsabilités qu'il a assumé auparavant dans divers organes de presse, d'être l'administrateur de leur journal.

Début 1860, la chose est faite. Grégoire a donné sa démission de son poste d'instituteur de français à l'*École moyenne* de Lausanne, et toute la famille Champseix est venue s'installer à Genève.

Assez tôt, il devient évident que Grégoire est, de fait, le principal responsable éditorial de l'*Espérance*. N'écrit-il pas de Genève à son ami Théophile Thoré<sup>4</sup>, le 31 janvier 1860<sup>5</sup> : “Nous avons quitté Lausanne, nous résidons à Genève, où je suis administrateur et un peu rédacteur de l'*Espérance*, journal des nationalités, fondé ici par Armand Lévy et L. Mickiewicz, le fils aîné du poète.” Et vers la fin de la même page : “Tu sais ce que c'est qu'un journal quotidien, à grand format, et tu admets qu'au moment où je viens de finir [il] faille<sup>6</sup> recommencer”.

Dès qu'il dispose de responsabilités dans la publication de ce périodique, il songe à y donner en feuilleton le second roman de sa femme, *Un mariage scandaleux*. Léodile a déjà, grâce à la médiation de Thoré, alors résidant en Belgique, pu faire éditer à Bruxelles son premier roman, *Une vieille fille*, sous la signature “Léo”, en février 1859. Sur la lancée, le manuscrit du *Mariage scandaleux* a pris à son tour le chemin de Bruxelles, et les deux lettres de Grégoire à Thoré qui nous sont parvenues, pour ce début d'année 1860<sup>7</sup>, le montre soucieux de faire maintenant revenir à Genève ce manuscrit qui est l'unique état<sup>8</sup> du roman.

Ce texte arrivé à bon port, Grégoire le publie dans l'*Espérance* du 1<sup>er</sup> mai au 28 juillet 1860<sup>9</sup>, toujours sous la signature de “Léo”.

---

1 Armand LÉVY (1827-1891). Défenseur des nationalités opprimées. Ami et secrétaire d'Adam Mickiewicz (1798-1855).

2 Ladislas MICKIEWICZ (1838-1926). Fils aîné d'Adam Mickiewicz. Homme de lettre, éditeur, traducteur de son père.

3 25 octobre 1859-24 février 1861, quotidien. À partir d'août 1860, la périodicité devient de plus en plus irrégulière.

4 Théophile THORÉ, dit William BÜRGER (1807-1869). Juriste, il abandonne vite la magistrature pour se consacrer à la politique. Républicain, il fonde successivement deux journaux, la *Vraie république* (1848) et le *Journal de la vraie république* (1849). Compromis dans le mouvement populaire du 15 mai 1849, il part pour un long exil au cours duquel il parcourt l'Europe et s'intéresse aux beaux-arts. Il est en particulier le redécouvreur de Vermeer, à peu près oublié à cette époque.

5 Bibliothèque de l'Arsenal, Manuscrit 7912 / 131r°.

6 Ce passage est mal déchiffrable. Il est éventuellement possible de lire : “j'ai à recommencer”. Mais le sens reste le même.

7 Du 31 janvier 1860 (Arsenal manuscrit 7192 / 131), déjà évoquée, et du 22 février suivant (Arsenal manuscrit 7912 / 132).

8 C'est un problème récurrent pour André Léo : déposer un manuscrit chez un éditeur potentiel, en vue d'un feuilleton ou d'un livre, tout en conservant un double de son texte, car recopier une œuvre de plusieurs centaines de feuillets est un long travail pour lequel il faut du temps, dont André Léo ne dispose pas toujours. Quand le manuscrit unique est parti, elle est désarmée, et reste sans recours efficace si l'état envoyé reste gelé dans le tiroir d'un éditeur, ou, pire encore, se perd.

9 Nous devons la redécouverte de ce feuilleton à Marc Vuilleumier, éminent spécialiste, en particulier, de l'histoire des réfugiés en Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle, tout récemment disparu (14 juillet 1930, Courbevoie-15 janvier 2021, Genève), dont nous saluons l'immense connaissance des faits, et la disponibilité infatigable aux chercheurs. Ne pensant pas, d'abord, que l'*Espérance* avait donné des feuillets, il a eu la grande gentillesse d'aller vérifier sur pièce, dans l'exemplaire de la Bibliothèque de Genève (cote Rc 33), seule collection complète, à ma connaissance, de ce journal, pour constater que *Le Mariage scandaleux* s'y trouvait bien intégralement publié.

Mais notre amie Françoise Tarrade a fait, au sujet de *l'Espérance*, de nouvelles trouvailles, en consultant à la bibliothèque parisienne de l'Arsenal la collection parcellaire qu'elle possède du journal <sup>10</sup>. Elle y a découvert quatre articles d'André Léo, toujours signés "Léo", qui sont des critiques de livres, et qui paraissent le dimanche sous la rubrique "Variétés", les 11 mars, 10 et 17 juin et le 1<sup>er</sup> juillet, l'article du 10 juin faisant référence à un précédent, du 20 mai. On peut en déduire que ces contributions de Léo forment une chronique régulière.

Voici ces textes.

---

10 Cote FOL-JO-850 (1).

## Variétés

CATHERINE D'OVERMEIRE.

2 vol. in-18,

Par M. Feydeau <sup>11</sup>

Élevée par sa grand'mère, la comtesse de Meetkerke, Catherine, à l'âge de dix ans, est brutalement enlevée par sa mère, qu'elle n'a jamais vue, et qui, trahie par son amant, – M. d'Overmeire n'est pas le père véritable de Catherine, – pousse la haine pour son séducteur jusqu'à la haine pour son enfant. Catherine est mise au couvent. À seize ans, abandonnée et comme orpheline, elle n'a d'autre ressource que de prendre le voile ; mais un comte de Goyek la séduit et l'enlève, en lui promettant de l'épouser. Or il est marié ; Catherine ne l'apprend qu'au moment où elle va devenir mère. Elle rompt avec le comte de Goyek et recourt à sa grand'mère. Apparaît alors, on ne sait trop pourquoi, le père de Catherine sous la forme d'un missionnaire martyr, et reparaît M<sup>me</sup> d'Overmeire, ce sphinx, ainsi l'appelle M. Feydeau, lequel sphinx vient se donner inutilement beaucoup de peine pour se faire comprendre. Enfin la pauvre fille trompée retourne avec son petit enfant chez M<sup>me</sup> de Meetkerke ; mais le revenu de la vieille grand'mère est plus qu'insuffisant, et la misère force Catherine à servir de modèle honnête au peintre français Marcel, leur voisin. La confiance et l'amitié s'établissent entre elle et lui. Marcel débite beaucoup de maximes, le plus pittoresquement qu'il peut ; Catherine lui raconte son histoire et le peintre en est touché. Alors M. de Goyek, qui vient de perdre ses deux enfants légitimes, réclame argent comptant le fils qu'il a renié. Catherine refuse, et Marcel épouse la mère et l'enfant.

Quel est, ami lecteur, la raison d'être d'un livre ? Science ou poésie, exploration de la nature ou du cœur humain, ou philosophie de l'invisible, à la condition essentielle d'apporter en chaque sujet quelque chose de nouveau, soit par l'expression, soit par la pensée. Que dirait-on d'un voyageur qui viendrait enseigner au monde le chemin de Londres à Paris ?

Le roman dit-on, n'est pas nécessairement une conception morale ou philosophique . Si la vérité des détails et le charme du style en font une chose vivante, s'il émeut, il n'a pas besoin de prouver. C'est vrai, car s'il émeut, il a prouvé quelque chose. On ne se passionne pour ou contre que moyennant une raison.

Nous disons tout cela pour pouvoir arriver, sans trop de scandale, à avouer que l'œuvre de M. Feydeau nous paraît nulle à tous égards. Nous nous en étions déjà douté en lisant l'article de M. de Sainte-Beuve sur *Catherine d'Overmeire* <sup>12</sup>. Embarrassé par l'éloge de son héros, et se souvenant de Simonide <sup>13</sup>, l'académicien se jette non sur Castor et Pollux, mais sur lui-même, les divinités ayant changé.

*Catherine d'Overmeire* vient donc augmenter le nombre des Madeleines justifiées que ce siècle produit sans relâche. Cela résulte assurément d'un sentiment très juste et très humain. En voyant la femme accablée seule sous le poids d'une faute commise à deux, quand le plus souvent les circonstances atténuantes sont en sa faveur, on a voulu relever et venger cette victime. Bien ; mais à présent ne serait-ce point assez ? Parce que l'homme aux yeux du monde jouit de l'impunité, en faire aussi jouir la femme, triste progrès, trop incomplet. Ne serait-ce pas une meilleure tentative de chercher à produire l'égalité dans le bien plutôt que de la revendiquer dans le mal ?

Pour en revenir au livre, rien de moins nouveau quant au fond. L'auteur plaide une cause déjà

11 *Catherine d'Overmeire* : étude par Ernest Feydeau, Paris, E. Dentu, 1860. 2 tomes.

° Ernest FEYDEAU (1821-1873), archéologue, écrivain, directeur de journaux.

12 *Correspondance littéraire. À M. le directeur gérant du Moniteur* [Jules Turgan] in *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 20 février 1860, p. 3-4. Repris dans les *Causeries du lundi*, tome 15, sous un titre presque identique : *À Monsieur le directeur gérant du Moniteur*, p. 345-355.

13 Le poète grec Simonide de Céos, ayant à chanter les louanges d'un boxeur célèbre, dit tout ce qu'il pouvait de lui, et élargit son sujet par les éloges des Dioscures, Castor et Pollux. L'athlète ne lui paya qu'un tiers du prix convenu, alléguant que les deux tiers des vers étaient consacrés aux Dioscures, et qu'il devait s'adresser à eux pour le reste. À quelque temps de là, Simonide participant à un repas chez le boxeur fut averti que deux visiteurs le demandaient au-dehors. Étant sorti, il vit deux beaux jeunes gens qui l'attendaient. À peine se dirigeait-il vers eux, que la salle du banquet s'effondra derrière lui.

gagnée. Mais qu'importe ? N'a-t-on pas pleuré pendant des siècles sur les amants contrariés par des pères barbares ? *Catherine d'Overmeire* contient les éléments éternels du drame, un homme, une femme, un enfant, enfant renié par son père. Donc le cœur humain peut être une fois de plus entr'ouvert à des profondeurs nouvelles, et ce plaisir, cet art, cette science suprême, l'émotion, peut nous saisir. – Hélas ! non, pas la moindre, il n'y a pas même d'amour dans ce roman-là.

L'auteur a voulu peindre des caractères ; mais il n'a pas créé d'êtres vivants. Qu'est-ce que c'est que ce comte de Goyek ? Un grand seigneur ? Il n'y paraît guère. Un épicier sans mœurs à sa place ferait mieux. Lovelace a du prestige ; Molière et Byron ont idéalisé don Juan ; mais le comte de Goyek est seulement ignoble. Voyez-le dans la scène d'explication entre Catherine et lui. S'il était possible de prendre ces personnages au sérieux, on en aurait des nausées. Il est vrai que la moralité de l'œuvre pourrait bien être là.

Guérir du vice par le dégoût, l'entreprise est bonne... Oui, mais il y faut un peu de vérité ; et le comte de Goyek, taillé tout d'une pièce dans la sensualité basse, n'est pas l'être humain divers et multiple où la fange est toujours éclairée de quelque rayon.

Catherine est flamande et n'est que cela. Enfant elle joue, fille elle rêve, femme elle pleure, et ne saurait faire autrement ; mais dans ses sentiments, rien de vibrant, rien de particulier qui la distingue de n'importe quelle autre ; on la voit sans la saisir. C'était bien la peine d'avoir un père martyr et dominicain, et une mère si rudement trempée, deux êtres fantastiques à cœur joie. Et puis, que signifie cette filiation étrange, qui ne sert à quoi que ce soit ?

Marcel poste et débite en acteur prétentieux. Parmi tous ces gens-là, pas un seul qui attache et duquel on se sente frère. On ne pénètre pas en eux. Cette héroïne que l'on prend petite fille et que l'on suit dans ses épreuves, elle vous reste étrangère ; pas un de ses soupirs qu'on entende, pas une de ses impressions qui devienne la vôtre. La description abonde cependant, il faut tout voir. Un couvent de religieuses, pareil à tous les couvents du monde, nous est décrit aussi minutieusement que s'il s'agissait d'un temple japonais ou d'une fouille égyptienne. Le style a d'étranges négligences et de curieuses recherches. Qui pourrait comprendre ce que c'est qu'un *sentiment de matérialité qui s'exhale de murs de briques* ? *L'herbe fraîche* ne craque sous les pieds évidemment que dans la vieille de Bruges, et le réalisme à coup sûr manque dans cette phrase-là. Nous trouvons aussi quelque peu étonnant que l'on puisse *savourer une tristesse qui obsède*.

Mais ce qui nous a semblé fort remarquable, c'est dans la description de la chapelle cet autel *qui vous tire l'œil*, et encore à l'Opéra, quand l'héroïne sent *craquer son corsage sous les élancements de son cœur*. On le voit, le pittoresque ne manque pas. Il est à regretter que ces gentillesses ne suffisent pas à relever le ton général du style, trop en rapport avec le paysage bruxellois.

En somme, quel est l'objet de cette *étude* ? Sur quoi porte-t-elle ? Sur la ville de Bruges ? Sur le libertinage des seigneurs belges ? Sur le malheur d'avoir une mère excentrique ? Sur l'intérieur des couvents ? – Sur aucun intérieur humain, à coup sûr.

*Catherine d'Overmeire* est une preuve de plus que tout l'art de l'écrivain réaliste se borne à peindre ce qu'il voit tel que cela se présente. Si le rêve de la fiancée, non plus errant dans les étoiles, mais sur les chemins, rencontre d'aventure, *dans la paille humide un troupeau de pourceaux gras*, il ne se détournera point, mais les abritera sur ses voiles. Soit. Respect à la nature ! Hommage à la vérité ! Mas c'est précisément au nom de la vérité que nous attaquerons ce réalisme. Car la forme n'est tout au plus que la moitié de l'être. En tenant compte d'elle seule, vous produisez l'incomplet ; et la vie ne peut exister dans cette scission de la vie.

Cependant ce fut peut-être un sentiment profond de l'harmonie des choses qui créa cette école si terne. Dans les romans d'autrefois, l'intrigue régnait ; les faits, leur enchaînement et leurs conséquences étaient l'objet principal d talent de l'écrivain et de l'attention du lecteur ; on marchait bien sur la terre, on se promenait dans les bois, on prenait à témoin les rochers et les arbres ; mais nul sentiment de la parenté de l'homme avec la nature, et des fouilles morales peu profondes. Depuis, on a placé l'art dans le secret puissant d'arracher aux entrailles de l'homme le cri ou le rire, de connaître et de révéler la logique des émotions. Mais ce que l'analyse métaphysique, toute préoccupée de l'être intérieur, oublie volontiers, c'est le lieu où l'être se pose, où il a ses racines, et qui fait, à beaucoup d'égards, partie de son existence.

Existe-t-il un art de la parole qui puisse donner l'être humain avec tout le cortège des impressions qu'il subit et des influences qui l'entourent ? avec sa forme extérieure et sa pensée secrète, avec le vêtement qu'il porte, le rayon qui l'éclaire, l'air vif ou doux qui le pénètre, le paysage que son œil réfléchit, le son qui bruit à son oreille, et tout le travail de ces choses en lui ? Ce serait là le réalisme, la vie tout entière avec une lumière de plus, l'explication de la vie. Sans l'alouette et le jardin, l'amour de Roméo et de Juliette perd ce caractère d'immensité qui le rend sublime. C'est à l'aspect des rochers de Meillière que Saint-Preux et M<sup>me</sup> de Wolmar <sup>14</sup> pleurent sur leur amour. L'âme humaine est enveloppée dans l'univers comme le parfum dans la fleur, vivifiée par le soleil, glacée par l'ombre, agitée par le vent, plus ou moins réagissante selon sa nature, mais impressionnée toujours. Et cette divine faiblesse est le principe même de sa force ; elle est apte à tout comprendre, parce qu'elle est apte à tout sentir.

Nous savons tous combien le souvenir des lieux s'attache au souvenir de nos émotions. C'était là et non pas ailleurs. Un rien, des détails futiles, le passage d'un oiseau, le cri d'un insecte, cet arbre avec son port et sa physionomie particulière qui semblait vous regarder ; tel vêtement, telle couleur, l'herbe elle-même foulée sous vos pas, la plus petite chose, tout cela reste à jamais dans votre âme, associé à l'événement qui changea vos idées ou modifia votre sort. C'est pourquoi isoler l'être humain des circonstances qui l'entourent, c'est l'altérer, c'est le rendre incomplètement.

Mais ne voir et ne peindre en lui que l'être extérieur, tel qu'un premier coup d'œil vous en donne la mesure, les traits, l'attitude, le geste, la parole, l'action, sans ajouter ce qui le fait agir et qui l'anime, les motifs intérieurs, l'élaboration secrète, tout ce qui peut-être ne se révélera jamais dans l'action, c'est l'insuffisance la plus profonde. Entassez autour de cet être tous les objets qu'il vous plaise, multiplier les détails, vous obtiendrez un tableau, rien de plus, l'épaisseur d'une toile, une surface.

Et puis dans cette passion des détails on oublie que tous ne sont pas révélateurs, qu'il faut choisir, que tout ne doit pas être dit ; car si le livre n'est que la copie exacte de la vie, à quoi bon lire ? Vivre suffira, si toutefois en l'absence de tout idéal vivre peut suffire. Cette personne que pendant dix ans vous n'avez pas comprise, une circonstance fortuite tout à coup vous la révèle au moment où elle et vous y pensiez le moins. Ce sont de tels détails seulement et de telles circonstances qu'un réalisme véritable devrait grouper. Molière est réaliste. Mais à quoi nous sert d'apprendre que Catherine, petite fille, aimait les confitures, la forme des fauteuils, la grosseur de la queue du chat, surtout quand tout ce luxe d'avenues conduit au seuil d'un palais vide ?

LÉO.

---

14 Protagonistes de *La Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau.

## Variétés

BIBLIOGRAPHIE. (15)

BIBLIOTHÈQUE UTILE, résumant ce que chacun doit savoir.

1<sup>re</sup> série : P.-J.-B. BUCHEZ, *Formation de la nationalité française*, 2 volumes,  
– Frédéric MORIN, *La France au moyen-âge*, 1 volume. – Jules BASTIDE,  
*Les Guerres de religion en France*, 2 volumes. – Eugène PELLETAN,  
*Décadence de la monarchie française*, 1 volume.  
Paris, imprimerie de Dubuisson et C<sup>e</sup>, rue Coq-Héron, 5.

---

Selon notre promesse, nous venons parler à nos lecteurs du dimanche de cette *Bibliothèque utile*, faite en vue du peuple pour lui apprendre *ce qu'il doit savoir*. Elle se compose jusqu'à présent, dans sa première série, de dix volumes in-12, dont six traitent de l'histoire de France, quatre de chimie, d'hygiène d'art et d'enseignement professionnel, chacun du prix de 50 centimes, et de 200 pages de texte, si bien que vous penserez peut-être qu'il était bon qu'un seul se dévouât pour tous. Donc nous nous sommes dévoué en conscience et de bon cœur, ce qui n'empêchera pas, s'il vous plaît ainsi, de réviser notre jugement par le vôtre. Jamais époque ne fut plus fertile en opinions diverses ; nous reconstruisons Babel. – Mais n'ayons peur ; malgré la confusion des langues, ou peut-être même à cause d'elle, cette fois nous l'achèverons.

Voyez ! Ils sont quatre, et chacun d'eux s'est chargé d'une période particulière de l'histoire de France, ce qui signifie évidemment qu'ils ont prétendu faire œuvre commune. M. Buchez a choisi le commencement, M. Pelletan s'est emparé de la fin et M. Morin du milieu, tandis que M. Bastide traitait d'un bout à l'autre l'histoire spéciale des guerres de religion. Qu'est-il arrivé ? c'est que M. Buchez place le principe de la *formation de la nationalité française* dans le développement du catholicisme et dans l'établissement de son unité, pendant que pour sa part, M. Bastide flétrit l'intolérance, sympathise avec l'hérésie, et ne cache point son goût pour le manichéisme. M. Pelletan s'est imposé la tâche unique d'abîmer Louis XIV en langage des halles ; et pour M. Morin, toute l'histoire du moyen-âge est contenue dans la tentative des bourgeois de Paris au quatorzième siècle. La haine passionnée de la monarchie et le ton emporté du pamphlet règnent dans ces deux derniers livres ; mais toutefois, à Dieu ne plaise que nous fassions à M. Morin cette injure de comparer son œuvre à celle de M. Pelletan.

Un mot de celle-ci pour n'y plus revenir <sup>16</sup> : Le peuple a ses flatteurs aussi, différents des autres seulement en cela, que les courtisans cachent sous le vernis de belles paroles la bassesse de leur pensée, tandis que les flatteurs du peuple croient lui plaire par la rudesse et la grossièreté. Triste piège ! facile à découvrir et justement méprisé.

Surmontons notre dégoût et citons quelques passages ; car de chercher à en donner la mesure autrement serait vain.

« Le roi imagina une religion de la chemise, et en institua le grand-prêtre un prince du sang : car, pour avoir le droit de toucher cette chair sacrée, il fallait porter dans sa veine une goutte de sa céleste essence.

« Tellement céleste, en effet, qu'elle passait tout entière dans un fœtus et lui communiquait, au sortir de la coque, toute sa puissance et toute sa splendeur. Lorsqu'un fils du roi venait à naître, on l'appelait l'enfant de France ; on l'emmaillotait dans son berceau, on mettait sur ce maillot le cordon du Saint-Esprit, et l'enfant de France bavait là-dessus <sup>17</sup>. »

Celle-ci comme exemple de style surtout :

---

15 NdA : Voir l'*Espérance* du dimanche 20 mai.

16 Eugène PELLETAN, *Décadence de la monarchie française*, Paris, Dubuisson, [1860]. 191 p. (*Bibliothèque utile résumant ce que chacun doit savoir*. 1<sup>re</sup> série, IX.) La 3<sup>e</sup> édition, Paris, Pagnerre, 1861, s'est considérablement augmentée, et compte 500 p.

° Eugène PELLETAN (1813-1884), écrivain, publiciste et homme politique.

« Est-ce que ces bras laissés au travail, est-ce que tous ces trésors versés sur le sol, n'auraient pas plus développé la puissance de la France par le développement de sa richesse et de sa population, que toute *cette fumée glorieusement faite en habit brodé pour gonfler une frontière* ?<sup>18</sup> »

« Louis XV, à sa majorité, avait épousé la fille d'un roi de Pologne en retrait d'emploi, appelée Marie Leczinska. Cette Polonaise, véritable machine à reproduction, avait pris tellement au sérieux le principe d'hérédité, qu'elle accouchait toujours. Dans l'intervalle d'une grossesse à l'autre, elle tombait à corps perdu dans la dévotion<sup>19</sup>. »

Tout le livre est sur ce ton d'un bout à l'autre. Chercheriez-vous par hasard dans l'histoire l'appréciation du temps, des caractères ? Aimeriez-vous à savoir de quelle vie publique et privée vivaient les hommes de ce temps-là ? Vous plairait-il de compter les victoires de la France ou de revoir les grands hommes qui, si l'on en croit les préjugés historiques, montrèrent alors quelque génie, quelque grandeur ? Iniquité, bassesse, abrutissement ! vous crie M. Pelletan, il n'y a que cela ! rien autre chose. Et ramassant tous les scandales, toutes les impuretés, toutes les ordures, il étale et secoue tout cela pendant 189 pages, après quoi retombant essoufflé sur ses tréteaux, il s'écrie : *J'ai retrouvé le Dieu ! le Dieu de la justice ! J'ai lié la victime et je l'ai traînée à l'autel !...*<sup>20</sup> Gloire maintenant à la révolution ! Elle a racheté les Français de la misère et de la servitude.

– Ne dirait-on pas qu'il n'y en a plus ? Mais voyons encore :

« Le clergé a perdu des privilèges sans doute dans la régénération de 89, mais il y a gagné des vertus. La noblesse y a perdu ses charges de cour, mais y a gagné des habitudes de dignité. La magistrature y a perdu les habitudes de la vénalité, mais elle devait trouver en indemnité la considération ; l'armée enfin est nationale, et on n'y gagne un grade qu'à la pointe de l'épée.

« Voilà toute la morale de ce livre. Je désire qu'il aille au cœur et qu'il inspire l'amour du droit et le respect du devoir<sup>21</sup>. »

*Amen !* Embrassons-nous et félicitons-nous ! Tout n'était que mal avant 89, mais à présent tout est pour le mieux. Voilà la morale de ce livre. Et qu'elle est pure, ingénieuse, élevée ! Avec quel art elle vous donne cette leçon habile : voilà ce que vous étiez ; voilà ce [que] vous êtes ; plaignez-vous si vous l'osez !

Au sortir de l'histoire de M. Buchez, après avoir laborieusement traversé le labyrinthe inextricable des faits et gestes royaux des deux premières races, fatigués de batailles, de marches et contre-marches, de trahisons et d'alliances, de meurtres et d'onctions, étourdis de noms et de dates, nous regrettons l'extrême rareté des observations de l'écrivain, comme on soupire après une clairière au milieu d'une forêt de taillis. Bien nous en prit alors d'ouvrir le *Moyen-âge*<sup>22</sup> de M. Morin, car nul changement plus brusque ne se peut faire. Sauf le récit de l'entreprise des bourgeois de Paris, sous Marcel et Lecoq, ce livre, en effet, n'est du commencement à la fin qu'un discours sur l'histoire des communes, ou à propos d'elles, discours verbeux, passionné, plein d'indignation, d'espérances, de sentiment démocratique, et d'axiomes plus ou moins fondés.

Par exemple, nous élèverions volontiers une statue à Étienne Marcel, mais nous ne lui donnerions pas pour compagne celle de Mirabeau ; car nous trouverions injuste d'égaliser le tribun de la parole au tribun de l'action, le rhéteur inconstant au citoyen dévoué, et nous ne croyons pas, comme M. Morin, qu'« un seul discours de Mirabeau valait mieux pour faire pousser sur le sol de France une moisson de richesses que toutes les mesures, ordonnances, correspondances et faveurs inintelligentes de tous les ministres de la monarchie française<sup>23</sup>. »

C'est qu'aux yeux aussi de M. Morin, la monarchie, quelle que soit son inspiration, en toute

---

18 P. 177.

19 P. 182-183.

20 P. 189.

21 P. 189.

22 Frédéric MORIN, *La France au moyen âge : Histoire de l'affranchissement des communes et des premières luttes du tiers-état contre la royauté*, Paris, Dubuisson, 1859. 189 p. (*Bibliothèque utile résumant ce que chacun doit savoir*. Première série. VII.)

° Frédéric MORIN (1823-1874), journaliste et préfet.

23 P. 170.

occasion, et à toute époque, est la bête de l'Apocalypse dévorant l'État. Il faudrait pourtant savoir ce que c'est que la monarchie, d'où elle est venue, pourquoi elle existe encore, et où l'on pourrait saisir ce monstre, puisqu'il s'agit de l'étouffer ?

Supposons une société d'hommes, non pas habiles, non pas forts, ni savants, ni rhéteurs, ni philosophes, mais *amis*, des hommes qui, à quelque degré que l'intelligence les éclaire, ont cette conviction profonde que pour être heureux et pour être justes ils doivent s'entr'aider et s'aimer. Pour ne pas établir nos suppositions en dehors de toute réalité, prenons Guillaume Penn et ses compagnons occupés à bâtir Philadelphie, la ville des frères. Tandis qu'ils travaillent ainsi, pleins d'espérance et de foi, les yeux attachés sur l'idéal de justice qui dans tout homme leur montre le semblable et l'égal, qu'un Louis XIV apparaissant au milieu d'eux proclame sa maxime : l'État c'est moi ! pourra-t-il exciter autre chose qu'un sourire parmi ces hommes ? et dans leur bonté et leur humanité, que feront-ils, sinon de le soigner comme un insensé ?

Pénétrons maintenant au milieu de ces républicains si furieux contre la monarchie, qui, rejetant la tradition humaine et ne voulant voir dans l'histoire du passé que l'homme du dix-neuvième siècle, qui n'y était pas encore, s'écrient avec M. Morin : « Nos aïeux, ce ne sont ni les tyrans des peuples, ni ces résignés par imbécillité de cœur ou d'esprit qui ne savent que baisser le front devant toute force qui passe <sup>24</sup>. »

Ni despotisme, ni faiblesse, voilà donc les républicains ? Mais où sont-ils ces êtres purs et sublimes, sans relation avec le passé, ou qui ont bravement arraché de leurs cœurs toute mauvaise racine ? Doux, équitables, sincères dans la vie privée, on les a vus sans doute, arrivés au pouvoir, fuir avec soin tous les errements anciens, se rire des avances hypocrites des vieux courtisans, suivre inflexiblement la ligne des principes démocratiques, écarter toute politique perfide, toute voie tortueuse, et partout où un peuple se lève pour reconquérir ses droits être avec lui, partout où le peuple souffre et réclame au nom de sa misère, courir, non pas avec les canons de la monarchie, mais avec des paroles fraternelles, des mesures de justice et des actes de dévouement.

Ce ne sont pas des républicains, mais des fils de roi qui proclament des états de siège, préparent des expéditions romaines, signent des transportations <sup>25</sup>.

Et la masse qui souffre ces choses ! et celle qui les applaudit !

– Croyons-le bien, quelques gouttes du sang des aïeux sont restés dans nos veines, et, cette monarchie qu'il faut détruire, elle fait encore partie de notre sang et de notre chair. Tout éclairés que nous sommes de leurs nouvelles, elle habite à notre foyer, modifie nos rapports de famille, crée nos rapports de société, forme nos jugements à notre insu même. C'est elle qui, en moins d'une minute, a changé l'accent de notre voix, de ce pauvre balayeur des rues à ce haut dignitaire qui, par hasard ou par affaire, vient d'entrer chez nous, la tête haute, la poitrine chamarrée, le ton superbe, – et dont pourtant on sait bien l'histoire, et qu'assurément on méprise, mais quand il n'est plus là.

C'est pourquoi, ne le pensez-vous pas, amis ? mieux vaudrait s'expliquer le passé en songeant au présent, se confesser en famille, tous ensemble, pauvres humains, et ne pas tant crier.

Certes, l'indignation de MM. Buchez et Bastide, par exemple, nous va droit au cœur ; mais il eût été bon d'y mettre la sourdine. Les rapprochements sont faciles et le monde est méchant.

Nous ne pouvons traiter les questions de détail. Nous ne demanderons pas à M. Frédéric Morin pourquoi il trouve que ce fut une dépravation *pire que les autres*, quand las des concubines, les prêtres voulurent se marier ? Pourquoi il appelle cela d'*horribles ménages*, pourquoi il se signe d'effroi quand il voit « dans la seule province de Bretagne quatre évêques mariés sortir de l'alcôve conjugale pour monter à l'autel <sup>26</sup>. » Cela peut nous paraître étrange, peu conséquent, peu en rapport avec les vérités modernes que défend si chaleureusement M. Morin, mais nous n'avons pas ici deux

---

24 P. 6.

25 Allusion ironique aux événements de 1848 et 1849 : la révolte parisienne de juin 1848, réprimée dans le sang et la transportation de nombreux condamnés en Algérie ; la protestation de juin 1849 contre la prise imminente de Rome par l'armée française pour la rendre au pape.

26 Morin, p. 40-41 : « Au XI<sup>e</sup> siècle, la seule province de Bretagne vit quatre évêques mariés (à Nantes, à Vannes, à Quimper et à Rennes) sortir de l'alcôve conjugale pour monter à l'autel. Leurs femmes prenaient le titre de prêtresses, et pour nourrir, élever, doter et enrichir leur progéniture, ces horribles ménages dévastaient sous leurs coûteuses bénédictions les villes et les campagnes. »

cent pages à faire et nous ne pouvons, comme M. Bastide, relever toutes les hérésies ; aussi n'examinerons-nous pas davantage si l'auteur de l'histoire du moyen-âge a raison de préférer si péremptoirement la *liberté*, droit et force de l'individu, à la *nationalité*, droit et force des peuples, et si la liberté trace moins de limites autour de chaque homme que ne fait la nationalité autour de chaque nation ? – Nous passons à M. Buchez<sup>27</sup>.

Là nous trouvons que la nationalité française aurait bien pu ne pas se former sans la défaite d'Arius. C'est que *par l'arianisme le christianisme redevenait un enseignement purement humain... Si donc on eût douté de l'infailibilité des évangiles, on fût resté immobile, ou plutôt on se fût abandonné aux chances du hasard*<sup>28</sup>. – Nous voilà forcés de passer du côté de M. Bastide, qui veut bien se charger de combattre pour nous son collaborateur, en disant à propos du même Arius : *Le clergé chez les Ariens n'était pas en possession de penser pour le reste du monde... Il semble donc que sous l'empire de l'arianisme il fut plus difficile d'établir chez les peuples cette unité toute matérielle... Mais une telle unité était-elle nécessaire à la civilisation, qui n'est après tout que le développement progressif et toujours mieux compris de la loi morale ?*<sup>29</sup>

M. Buchez dit encore : *L'égoïsme avait dissous la société romaine ; c'était au dévouement à reconstruire la nouvelle société*<sup>30</sup>. Quoi ! ce fut œuvre de dévouement que les tueries, les débauches et les pillages de cette lignée sauvage des rois francs ! Décidément l'histoire n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Peut-être, de même que les astres, ne saurait-on bien la voir à l'oeil nu. Prenons des lunettes. Mais nous voici dans un grand embarras. Prendrons-nous celles de M. Bastide ? ou celles de M. Buchez ? ces deux collaborateurs d'une même série.

Car, à propos de Charlemagne, voici ce qu'affirme M. Buchez :

*Dans tous les capitulaires*<sup>31</sup> *on trouve la pensée qui le préoccupait constamment de faire régner le christianisme et sa morale... Il fut le restaurateur des études et des lettres... du chant dans les églises, et des arts. Par ses ordres, on fit des copies de tous les auteurs sacrés et profanes ; on recueillit les antiques traditions, les chants historiques... Il fonda et construisit des villes, des églises, des ponts, des routes, des fleuves ; il essaya de construire un canal pour unir le Danube au Rhin ; il fut en un mot un homme si grand que l'histoire n'offre peut-être pas son égal... Il n'y a que trois hommes avant lui qui aient eu sur le monde une influence pareille à la sienne... mais Charlemagne dépassa Alexandre, César et Constantin*<sup>32</sup>.

Et voici l'opinion bien arrêtée de M. Bastide :

*Charles est un de ces hommes qu'on est convenu d'appeler grands, parce qu'un concours particulier de circonstances les a mis en position de faire beaucoup de bruit dans le monde, de troubler une foule d'existences, et surtout de verser beaucoup de sang ; on a voulu voir en lui un homme de génie ; mais ce génie n'a rien fait que de vouloir servilement reconstruire le passé.. Ce génie n'alla pas jusqu'à comprendre son temps, et encore bien moins le développement progressif des peuples*<sup>33</sup>.

Dix siècles avant M. Bastide ! C'est être un peu exigeant ; mais M. Bastide en a bien le droit. Peut-être cependant vaudrait-il mieux s'occuper de fonder l'avenir que s'acharner ainsi contre le passé ; mais chacun fait ce qu'il peut, selon ses moyens.

*Un but commun d'activité* fondé par une croyance commune, tel est, selon M. Buchez, le principe de la formation des nationalités. Il doit avoir raison, mais il ne démontre pas sa thèse. Ça et

---

27 Philippe Joseph Benjamin BUCHEZ, *Histoire de la formation de la nationalité française*, Paris, Dubuisson, 1859. 2 vol. (*Bibliothèque utile résumant ce que chacun doit savoir*. Première série, VI.)

° Ph. J. Benjamin BUCHEZ (1796-1865), médecin, historien, sociologue et , brièvement, homme politique en 1848.

28 Tome 1, p. 5.

29 Jules BASTIDE, *Les Guerres de religion en France*, Paris, Dubuisson, [1859]. 2 tomes. (Cet ouvrage n'est pas disponible en texte numérisé.)

° Jules BASTIDE (1800-1879). Journaliste, homme de lettres. Brièvement ministre des Affaires étrangères en 1848.

30 Buchez, tome 1, p. 5.

31 Les capitulaires sont des recueils de lois données par les rois mérovingiens, puis carolingiens. Ils ont fait l'objet d'une grande édition savante par Étienne Baluze, *Capitularia regum francorum*, Parisiis, Franciscus Muguet, 1677. 2 tomes.

32 Buchez, tome 2, p. 96-97. Les points de suspension marquent des coupures dans le texte original.

33 Comme il est indiqué sous la note 29, ce texte n'est pas disponible en ligne.

là, au milieu du choc perpétuel des faits, il nous présente l'*opinion* comme cause de tel ou tel événement ; l'*opinion*, mais laquelle ? elle n'est pas définie ; on ne la sent ni ne la voit. Cependant la fin du livre mérite d'être citée ; c'est bien dit :

« La France, depuis son premier jour, a été fidèle au but qu'elle avait adopté. Elle n'a pas été seulement la mère de la civilisation moderne, elle a continué en toutes choses cette première initiative. Elle est encore, et c'est une honte pour l'Europe, la seule nation qui comprenne une œuvre désintéressée. Dans les cinq siècles dont nous venons de parcourir l'histoire, son but d'activité a été le christianisme sous la forme purement religieuse ; dans les siècles qui suivent, son principe d'activité est encore le christianisme, mais dans les conclusions politiques et sociales. Le peuple qui écrivait, il y a quelques années, sur ses drapeaux les mots liberté, égalité, fraternité, n'a point abdiqué la religion de l'Évangile. Il a encore devant lui une immense carrière à parcourir, car nous sommes bien éloignés du jour où ces mots et ces aspirations seront des réalités. Il lui reste donc un long avenir de travaux, d'efforts et de progrès, mais par là même l'assurance d'une vie prolongée et d'une gloire impérissable. »

Oui, c'est bien dit ; mais il s'ensuit que le président de l'assemblée nationale en 1848 n'était ni chrétien, ni français.

LÉO.

*(La fin à dimanche prochain.)*

## Variétés

BIBLIOGRAPHIE. <sup>(34)</sup>

BIBLIOTHÈQUE UTILE, résumant ce que chacun doit savoir.

Première série : P.-J.-B. BUCHEZ, *Formation de la nationalité française*, 2 volumes,  
– Frédéric MORIN, *La France au moyen-âge*, 1 volume. – Jules BASTIDE,  
*Les Guerres de religion en France*, 2 volumes. – Eugène PELLETAN,  
*Décadence de la monarchie française*, 1 volume.  
Paris, imprimerie de Dubuisson et C<sup>e</sup>, rue Coq-Héron, 5.

Qu'on nous pardonne d'entrer en matière avec M. Bastide par une nouvelle citation. Mais le rôle de l'annaliste, qui s'établir juge au nom du vrai, est si outrecuidant en lui-même, qu'il a besoin d'être mitigé par des preuves à l'appui :

« Ce travail incessant de l'humanité tira donc du chaos affreux causé par le fanatisme et la cupidité, les éléments d'un ordre social nouveau, qui durera quelque temps pour faire place à un ordre meilleur ; mais ce serait une erreur de croire que cette marche pénible, douloureuse, à mouvements rétrogrades, a pu être tracée par une intelligence quelconque. L'état où nous vivons aujourd'hui, l'ébauche d'unité nationale dont nous sommes fiers sont les conséquences des choses qui se sont accomplies autrefois. Si ces choses avaient été autres, l'état actuel serait peut-être différent, peut-être à peu près le même. Si d'autres barbares que Clovis et Charlemagne s'étaient établis par le hasard des combats, la société jusqu'à nos jours aurait passé par des voies différentes. Peut-être y aurait-il alors d'autres hommes avec d'autres idées, à la place que nous occupons, et ces hommes, croyant, comme nous le faisons, que leurs idées sont les meilleures, seraient sans doute tentés de glorifier comme nécessaire et sainte la suite d'événements, dont eux et leurs idées et leurs idiomes seraient le produit. <sup>35</sup>»

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans l'examen des causes premières et des lois universelles. Mais – bien que l'immixtion directe de la Providence dans les choses de ce monde nous paraisse volontiers une superfétation – nous ne pouvons nous empêcher au bas de pareilles lignes de poser cette question : n'est-ce pas là de l'athéisme dans le sens le plus étendu ?

Aussi M. Bastide ne voit-il dans son sujet même, dans les hérésies, que des excentricités sans valeur, pauvretés absurdes, indignes d'occuper les intelligences. Il ne s'agissait, en effet, que de la divinité de Jésus-Christ, c'est-à-dire de l'intervention, directe ou non, de Dieu dans les choses humaines ; du péché originel et du baptême, c'est-à-dire encore et toujours du libre arbitre ou de la fatalité, questions premières et inévitables de toute religion et de toute philosophie.

Une hérésie cependant obtient le suffrage de M. Bastide, c'est le manichéisme, la doctrine des deux principes, du bien et du mal coexistants, rivaux éternels. Nous ne pouvons citer le chapitre entier, ni essayer d'expliquer par quelle étrange logique M. Bastide arrive à proclamer cette sombre et fatale doctrine, une *doctrine révolutionnaire, où la conscience éclairée, sachant le bien et le mal, est législateur et juge*. Il ne comprend pas un Dieu bon créateur du mal ; il faut donc le Dieu mauvais, Ahriman. La conscience peut choisir entre eux. Est-ce bien certain ? – Non ! car le Dieu du mal n'étant ni moins puissant ni moins actif que l'autre, il a ses créatures aussi, et voilà donc le partage du monde fait par les mains de la fatalité. Mazdéens <sup>36</sup> et infidèles, élus et damnés, la dualité partout, l'unité impossible, plus d'être collectif, plus d'humanité, mais sous la forme humaine, deux espèces rivales, dont le devoir et l'intérêt sont de se déchirer.

Enfin, du moment où le mal est autre chose qu'un effet de l'ignorance (l'ignorance, une inanité), du moment qu'il existe en essence, qu'il est élément, partie intégrante, de l'être général, plus d'espoir, plus de rédemption possible. La société s'agite en vain : le mal régnera toujours.

Eh bien, tout s'explique ; tout devient facile à comprendre : en 1849, le ministre des Affaires

34 NdA : Voir l'*Espérance* du dimanche 10 juin.

35 Comme indiqué ci-dessus, à la note 29, ce texte n'est pas disponible en ligne.

36 Disciples de Zarathoustra.

étrangères<sup>37</sup> était Manichéen.

– Mais Henri IV, lui, ne l'était pas. Il croyait au bien, ce roi vaillant, quoiqu'il ne le fit guère, un peu comme tout le monde. Il était populaire ; il avait grimpé sur les monts et cheminé le long des gaves avec les petits paysans de Pau ; il savait ce qui manque aux chaumières, et songeait à le donner. On lui sait encore gré de ce simple vœu.

M. Bastide est autrement sévère. Selon lui, Henri IV n'est que vice, fourberie, égoïsme et lâcheté. L'austérité superbe de l'historien ne laisse place à aucune indulgence. Encore une idole par terre ! Nul ne trouvera grâce devant ces farouches vertus !

Pourtant quel mal cela peut-il faire de trouver un homme dans un roi ? Si le manichéisme ordonne de haïr sans distinction tout membre du camp ennemi, la croyance du peuple est plus douce ; pour lui la justice est sœur de l'amour, non de la haine. Laissez-lui son roi *diable à quatre*<sup>38</sup>, au *triple talent*<sup>39</sup>, auquel il ressemble trop encore, et soyez persuadé qu'au temps où nous sommes, le souvenir d'un bon roi est moins dangereux pour le peuple que l'apostasie d'un républicain.

---

Ne trouvez-vous pas, chers lecteurs, que ceux, comme vous et moi, qui ne peuvent consacrer par jour plusieurs heures à l'étude, sont assez embarrassés après la lecture de ces histoires-là ? J'en ai lu bien d'autres encore, en ces derniers temps, sans y avoir pu recueillir autre chose qu'une foule d'assertions contradictoires, et sans avoir trouvé dans l'histoire autre chose que l'historien.

Cela tient à deux causes : d'abord, à la grande diversité d'opinions qui règne à notre époque plus qu'à aucune autre, puis à la vanité individuelle qui pousse chacun à se poser le plus en évidence qu'il peut. Moins on a de croyances, plus on croit à soi-même. Moins on aime en-dehors de soi, et plus le moi, seul ami qu'on possède, est dorloté, soigné, chéri. Mais la concurrence est grande, la presse énorme : pour être regardé, il ne s'agit pas d'aller le nez baissé, l'esprit en quête, dans les sentiers perdus, à la recherche de la vérité, mais de porter sur soi quelques paillettes, de jouer un peu des coudes, et de crier très fort.

Être historien, dans l'opinion commune, c'est l'obligation d'avoir un système, un système nouveau, un système à soi. Cela paraît très plausible, mais aboutit à la confusion, comme on le voit bien.

Le meilleur système, à notre avis, – car, vous le voyez, nous avons aussi le nôtre, – serait, avant tout, de réviser les caractères, trop nettement arrêtés, du drame de l'histoire : tyran, victime, traître, brigand, prêtre, comparse, et de reconnaître et d'analyser en eux, outre les grands traits généraux du caractère humain, les influences particulières de l'époque, si bien communes à tous, que dans la victime – sauf quelques sublimes exceptions, – on retrouvera le tyran, en dehors des circonstances qui permettent la tyrannie. Pour qui n'admet pas cet équilibre fatal, cette solidarité de vice et de vertu dans les différentes phases de la vie des peuples, l'histoire est aussi incompréhensible que le serait la défaite d'une armée par un seul guerrier.

L'histoire n'est donc point la lutte éternelle des deux principes rivaux du bien et du mal. Différents dans leur sort, les rois et les sujets s'accordent dans une même folie, et marchent ensemble, au sein du même crépuscule, vers la même clarté. Si quelques-uns d'entre eux, ici ou là, doués d'une vue plus puissante, ont dépassé les bornes de l'horizon commun, le peu de secours qu'ils ont reçu des autres hommes a rendu leur action fort bornée, soit en bien, soit en mal. La marche de l'humanité dans l'espace ressemble à celle d'une troupe d'émigrants dans le désert, où c'est le pas des plus faibles qui règle celui des forts, car il faut arriver ensemble. C'est ce qui explique le long règne des médiocrités et la chute de ces génies que la foule haletante refuse de porter plus longtemps,

---

37 Il y a quatre candidat à ce titre : Edouard Drouyn de Lhuys (20 décembre 1848-2 juin 1849), Alexis de Tocqueville (2 juin-31 octobre 1849), Alphonse de Rayneval (31 octobre-17 novembre 1849) et Jean Ernest Ducos de la Hitte (17 novembre 1849-9 janvier 1851). Mais André Léo doit viser particulièrement celui qui est en poste dans les jours (3 juin-3 juillet 1849) où le général Oudinot assiège Rome, dirigée par un gouvernement républicain, pour la rendre au pape.

38 *Diable à quatre* : très actif, turbulent, indiscipliné.

39 Dans une chanson populaire en l'hommage d'Henri IV : “Vive Henri IV ! || Vive ce roi vaillant ! || Ce diable à quatre || A le triple talent || De boire et de se battre || Et d'être un vert galant. ”

mais qu'elle comprendra morts, mieux que vivants, un peu plus tard. C'est pourquoi le rôle de l'historien est de constater, non de maudire, et pourquoi l'histoire ne doit pas être une arène où viennent s'entrechoquer les passions du présent, mais une étude calme et profonde, très profitable au progrès par la connaissance qu'elle nous donne de l'influence de telles ou telles conditions sur le caractère des hommes.

Puis aussi, elle devrait maintenant être faite en vue de l'être majeur, de l'homme émancipé, qui ne veut connaître et savoir que par lui-même, tout en s'aidant du travail fait par des hommes spéciaux. Car l'historien n'a pas le droit d'être cru sur parole ; il faut qu'il expose et qu'il prouve. C'est un guide nécessaire pour abréger les détours, pour indiquer certains chemins, pour mettre sous nos yeux ce qu'il serait trop long de chercher nous-mêmes, mais qui n'a pas le droit de nous conduire les yeux bandés. Nous n'avons par le temps de lire Frédégaire, saint Grégoire, Froissard ni Villehardouin, non plus que Commines<sup>40</sup> ; mais toutes leurs paroles ne sont pas également graves, ni tous leurs récits importants. Choisissez le meilleur, citez, faites apparaître ces chroniqueurs naïfs, dont la physionomie nous fera connaître celle de leurs contemporains, présentez-nous enfin simplement et sans phrases la vérité. Une histoire pareille serait-elle longue ? qu'importe, s'il n'en fallait qu'une au lieu de cent, et que ce fût enfin l'histoire ?

LÉO.

---

40 Frédégaire, saint Grégoire, Froissard, Villehardouin, Commines, chroniqueurs. La *Chronique* dite de FRÉDÉGAIRE est une compilation réunie au VII<sup>e</sup> siècle ; elle est pour partie un abrégé des dix livres de l'*Histoire des Francs* de GRÉGOIRE de Tours (Saint Grégoire). Les *Chroniques* de Jean FROISSART (c. 1337-c. 1410) couvrent les années 1325-1377 (dans l'état le plus complet). Geoffroi de VILLEHARDOUIN (c. 1150-v. 1212-1218) a rédigé une histoire de la quatrième croisade, *De la conquête de Constantinople*. Philippe de COMMINES ou COMMYNES (1447-1511) est un homme politique et mémorialiste flamand de langue française.

☞ 1<sup>er</sup> juillet 1860

## Variétés

BIBLIOTHÈQUE UTILE,

résumant ce que chacun doit savoir.

Première série. – Docteur L. Cruveilhaer, *Hygiène générale* ; Laurent Pichat, *L'Art et les artistes en France* ;  
A. Corbon, *De l'enseignement professionnel* ;  
J. Moraud, *Chimie* <sup>41</sup>

Il y a longtemps que la simplification des idées et la généralisation des faits ont été considérées comme œuvre supérieure et magistrale. Clarté, simplicité, concision, voilà ce que l'école enseigne à tout venant, qui le répète. Les œuvres simples, claires et concises sont très rares cependant.

C'est que les faits abondent, que les détails nous écrasent et que la forme de toutes parts emplit nos yeux. Et pour voir au travers d'elle les choses invisibles, pour rattacher aux causes premières leurs conséquences éparses, pour remonter, contre mille courants, du ruisselet à la mer, il faut une alchimie d'autant moins commune qu'elle ne provient guère que de l'intuition.

Voilà pourquoi la science est encore inintelligible au plus grand nombre, et pourquoi ces livres, tant rêvés, pour le peuple et pour l'enfance, n'existent pas encore. On a bien dit comment ils devaient être, mais ils ne se sont pas faits.

Nous dirons, à notre tour, comment nous aurions compris ces livres, offerts au peuple par la *Bibliothèque utile*. Le *Manuel d'hygiène* <sup>42</sup>, par exemple, aurait dû présenter, non la recommandation d'un idéal de bien-être impossible à l'ouvrier, non le spectacle effrayant des causes de ruine physique auxquelles il ne peut se soustraire ; mais la recherche ingénieuse et patiente des adoucissements, des palliatifs, des remèdes qu'on pourrait apporter au mal. Car la science manque au pauvre ménage aussi bien que l'argent. Certainement ce n'est pas un petit livre, ni un seul homme, qui pourraient soulever le fardeau de misère sous lequel gémit la plus grande partie de l'humanité ; mais la science peut fournir au peuple des armes contre cette misère, à laquelle l'ignorance le livre désarmé. M. Cruveilhaer n'a pas songé à cela, ou n'a pu le faire. Il eût fallu se mettre à la place du prolétaire dans tous les détails de sa vie intérieure, souffrir idéalement de ses privations et de ses dangers, et cela, convenons-en, même pour un savant, ou surtout pour un savant, était bien difficile.

Nous ne ferons le même reproche à M. Corbon <sup>43</sup>. Son livre sur l'enseignement professionnel est d'utilité pratique, fait en vue de la classe ouvrière et contient de bons renseignements, des appréciations justes. S'il ne s'élève pas à une grande hauteur de vues au chapitre des améliorations, s'il marche à pas timides, en regarde à droite et à gauche, comme effrayé de sa propre audace, pourtant les meilleures intentions l'animent. Nous avons lu le livre page à page ; nous l'avons examiné, flairé, tourné et retourné : c'est candide, simple, sans art, mais sans malice. Jugez-en d'ailleurs... sans préjugé ni rancune. C'est une excellente vengeance que d'accepter de bons conseils de la part d'un vieil ennemi.

---

41 Cet ouvrage, auquel il n'est plus fait allusion par la suite, est de Joseph MORAND. Vu qu'aucun titre de cet auteur ne s'intitule "*Chimie*", il doit s'agir de son ouvrage *Sciences physico-chimiques*, publié à Paris, par Ch. Meyrueis, c. 1859.

° Joseph Morand (c. 1798, Toulouse (?)-2 décembre 1869, Paris XVIII<sup>e</sup>). Ancien professeur révoqué pour raison politique. Directeur de journaux et auteur d'ouvrages.

42 Louis CRUVEILHIER, *Éléments d'hygiène générale*, Paris; Dubuisson, [1859]. 192 p.

° Antoine François Louis CRUVEILHIER (22 septembre 1819, Uzerche, Corrèze-11 mai 1860, Paris XVII<sup>e</sup>). Médecin, sous-préfet de Saint-Denis (Seine).

43 Anthime CORBON, *De l'enseignement professionnel*, Paris, Dubuisson, [1859]. 192 p.

° Anthime Claude CORBON (23 décembre 1808; Arbigny-sous-Varennes, Haute-Marne - 26 février 1891, Paris ). Saint-simonien, sculpteur, éditeur du journal *l'Atelier* (1840-1850), vice-président de la Constituante (1848), maire du XV<sup>e</sup> arrondissement en septembre 1870, député de la Seine en juillet 1871, sénateur inamovible (1875).

À la place de M. Laurent Pichat <sup>44</sup> nous aurions, – les critiques par état croient savoir tout faire, – nous aurions pris sous le bras une famille d'ouvriers, et nous l'aurions menée au musée du Louvre. Là, nous arrêtant devant certains tableaux des plus grands maîtres, nous aurions expliqué l'art comme un fruit naturel de ces deux principes : l'admiration de l'homme pour la nature, et ce besoin inquiet qui le possède de créer après Dieu. Cette origine de l'art nous eût mieux servi à apprécier sa marche ses développements et ses déviations. Nous aurions admiré tour à tour la reproduction naïve, satirique ou philosophique de la vie réelle, et les efforts du sentiment idéal pour s'élever au-dessus de la terre n'aboutissant qu'à créer des types plus parfaits, mais toujours humains. Et, en nous entretenant ainsi avec nos compagnons, enfants du dix-neuvième siècle, nous n'aurions pas déploré, comme tant de modernes Jérémies, la mort des vieilles croyances inspiratrices ; mais, ainsi que M. Laurent Pichat, nous aurions espéré pour l'art de nouvelles destinées, et nous les aurions trouvées dans l'étude de plus en plus approfondie de la vie humaine, conduisant à des révélations nouvelles du sentiment à l'esprit ; enseignement visible, de tous le plus attrayant.

Pour l'artiste, pour l'écrivain, pour tous, en effet, le but est le même, et le moyen unique dans sa diversité. L'humanité pour milieu, l'humanité pour but. Et afin qu'elle fût bien persuadée de ces vérités, mon intelligente et brave famille ouvrière, qui de tout son cœur ne demande qu'à croire et à espérer, nous lui aurions montré à chaque époque et sous des formes diverses tous les efforts de l'artiste, même les plus fourvoyés, même les plus audacieux, fatalement renfermés dans ce cercle des choses humaines, que la folie du surnaturel et de belles aspirations aveugles essaient vainement de franchir ; nous lui aurions montré comment, de cette recherche fantastique, on a pourtant rapporté de beaux fruits, cueillis par mégarde dans ce champ de la vie que, sans en connaître les bornes, les hommes jugeaient trop étroit.

À ces données générales nous ajouterions (si elles étaient à nous) les belles et intéressantes histoires que M. Pichat raconte de Pierre Puget <sup>45</sup> et de Bernard de Palissy <sup>46</sup>. Dans tout ce livre *De l'Art et des artistes de France*, nous glanerions beaucoup de jolies phrases et de bonnes pensées ; mais nous mettrions de côté ces allusions pointues, ces méchantes armes de petite guerre qui blessent à l'abri d'une équivoque, et qui rappellent trop les chastes indignations de MM. Bastide et Buchez.

Car la Bibliothèque *utile*, savez-vous au fond ce que c'est ? Une machine de guerre, un cheval de Troie. Rassurez-vous pourtant. Ni les Ajax, ni les Ulysse, ni les Diomède n'y sont point. Elle renferme çà et là, seulement, quelques flèches, bien et dûment empoisonnées, mais sans pennes, et qui n'atteindront pas le but. Et ce n'est pas contre le peuple qu'elles sont dirigées, pas directement, du moins. Non, on le flatte, on le caresse, on a ôté son gant pour lui serrer la main ; on lui parle d'honneur, de fierté ; on l'excite à la haine de la tyrannie, aux farouches vertus d'un peuple libre. Ô temps ! ô mœurs !... jusques à quand ?...

Mais que signifie ce *revival* de passions romaines, ces diatribes catoniennes, ces maximes à la Brutus ? Les vieux Romains, ils sont morts. Est-ce à remuer leurs cendres que la vie des peuples modernes doit être occupée ? N'avons-nous point trouvé quelque chose qu'ils ne savaient pas ? Et, depuis dix-huit siècles, n'existe-t-il rien que des livres et des souvenirs ?

Oui, c'est vrai ; l'âme humaine s'est bien amollie ! Elle s'est pénétrée du respect des femmes, de l'amour des petits enfants, du droit du semblable. Il n'existe plus un homme à présent qui ose dire – non pas tout haut du moins – à un autre homme : tu es à moi ! et le sentiment de l'égalité grandit, préparant l'égalité.

Mais ce que nous disons là ne concerne pas, bien entendu, ces nouveaux Romains héroïques. En tant que héros pourtant, ils nous paraissent d'assez mauvais aloi. Voyez, avant de lancer leurs flèches et leurs javelots, comme ils se cachent d'abord, qui derrière Louis XIV, qui derrière Henri IV ou François Ier, toujours couverts, et n'avançant qu'à pas furtifs, l'œil attaché sur le sentier de la

---

44 Léon LAURENT-PICHAT, *L'Art et les artistes en France*, Paris, Dubuisson, [1859 ?]. 188 p. (*Bibliothèque utile résumant ce que chacun doit savoir*. Première série, IX.)

° Léon LAURENT-PICHAT (1823-1886), poète, homme de lettres, député de la Seine en 1871, sénateur inamovible (1875).

45 Sculpteur et architecte (1620-1694), p. 59-100.

46 Potier et émailleur (c. 1510-1589/90), p. 126-131.

retraite. C'est farouche, mais peu vertueux. Et que devient la fierté romaine en ces manœuvres de Peaux-Rouges ou de Sioux ? À vous parler franchement, tout ceci n'est qu'une comédie de société. Sous la toge est un frac, sous le bonnet phrygien perce un bonnet de coton. Il s'agit tout simplement de bons bourgeois qui, après s'être bien calfeutrés pendant l'orage, voyant le temps se remettre au beau, ouvrent leur fenêtre, allongent la tête et la main dehors et se reprennent à gloser sur le temps qu'il fait, avec un grand fond de rancune contre Jupiter.

Quant à nous, ces excitations ne nous semblent pas sérieuses ; nous ne trouvons pas, certes, que tout soit pour le mieux dans un monde que n'habitent encore ni la liberté, ni la justice, ni l'amour ; mais tant que la faculté de progresser nous sera donnée, nous marcherons en avant, guidés par les trois étoiles qui nous sont apparues, constellation magique, d'un ciel nouveau, et – bien que nous soyons, nous, peu classiques, – nous défiant des présents des Grecs <sup>47</sup>.

Revenons à M. Laurent Pichat pour regretter de le trouver là, fourvoyé dans ces complots puérils, et complice apparent de ces visées malsaines. L'auteur de la *Sybille* <sup>48</sup> est un ami de l'Italie, et ses aspirations généreuses devraient lui faire accepter le progrès, quelle qu'en soit la source d'où il s'épanche. C'est en ce lieu qu'elle apparaît, sous la voûte de ce temple, au pied de ces idoles, mais elle vient des plus hautes montagnes, les plus purs ruisseaux l'ont grossie, et ses eaux ont filtré parmi les sables précieux, à travers les ossements des martyrs. C'est la source de vie qui purifie toute lèvre humaine. Puis, au fond, qu'aimons-nous ? L'idéal ou des formes ? Que la vérité se revête d'argile ou de rayons, qu'elle se montre en partie, ou se dévoile toute entière, nous devons la reconnaître et la servir.

LÉO.

---

47 Allusion à VIRGILE, *Enéide* II, 49 : *Timeo Danaos et dona ferentes* (Je crains les Grecs, même lorsqu'ils font des cadeaux).

48 L. Laurent-Pichat, *La Sybille*, Paris, Librairie nouvelle, A. Bourdilliat, 1859.